

CULTURE

Par
JACQUES DENIS
Envoyé spécial à Nouméa
Photo **NICOLAS PETIT**

La voix d'un récitant perce sous les étoiles et le chant des cigales. «Ceci est le commencement d'un spectacle qui s'appelle Kaldûn, requiem ou le pays invisible. "Kaldûn", c'est le nom donné à la Nouvelle-Calédonie par les Algériens déportés en 1871. "Requiem", c'est une prière, un chant pour les morts dans la liturgie catholique. "Le pays invisible", c'est la représentation de la mort, dans le discours cérémoniel kanak.» C'est le metteur en scène Abdelwaheb Sefsaf qui parle. Également musicien et auteur de cet ambitieux projet qu'il porte depuis plusieurs années, qui prend tout son sens face à un parterre posé sur des nattes ou à même l'herbe grasse de l'agora de Hienghène, un village situé à près de six heures de route de Nouméa. Au cœur de la verdoyante côte Nord-Est de la Nouvelle-Calédonie, le fief de la culture kanake fut le terroir natal de Jean-Marie Tjibaou, martyr de la cause indépendantiste.

Non loin de là, à Tiendanite, dix militants, dont deux frères de Tjibaou, furent assassinés en 1984. *Kaldûn, requiem ou le pays invisible* évoque cette tragédie, comme il parle des sans-terre, ceux de la «sous-France» pour paraphraser le texte d'Abdelwaheb Sefsaf.

RÉQUISITOIRE CONTRE LA COLONISATION

Sur la vaste esplanade du centre culturel Goa Ma Bwarhat de Hienghène, cernée de totems à l'effigie des 24 tribus locales, pas de concurrence de mémoires, mais une convergence des histoires : au printemps 1871, la Commune se termine dans un bain de sang et les survivants sont condamnés au bague; au même moment, le cheikh el-Mokrani prend la tête d'une insurrection en Algérie, matée par les occupants qui condamnent au bague certains des insurgés; 1871 toujours, la France met en place le «permis d'occupation des terrains domaniaux» qui entraîne une spoliation des terres autochtones avec pour conséquence, sept ans plus tard, la révolte kanake, elle aussi

matée, la tête du chef Atai devenant trophée exposé à Paris. Au pays de la patience, ce requiem prend les traits d'un réquisitoire contre la colonisation, dont les galères demeurent bien présentes en Nouvelle-Calédonie comme dans les cités de la France périphérique. «Ce projet raconte la même histoire que la nôtre. L'Algérie, c'est comme la Kanaki», tranche Albert, quinquagénaire qui fut à la fondation de Bwanjep, groupe phare du kaneka, mouvement musical lancé au début des années 80. Avec trois compères,

il a rejoint la création musicale en train de s'élaborer ici, y ajoutant leurs polyphonies et percussions à base de fougères frottées ou d'écorces frappées.

Leader du groupe Dezoriant et directeur de la compagnie Nomade in France, Abdelwaheb Sefsaf s'est beaucoup documenté, multipliant les voyages en Nouvelle-Calédonie et en Algérie. Tout a commencé avec *Kabyles du Pacifique*, ouvrage de Mehdi Lallaoui. C'est en le lisant que Sefsaf a appris que Louise Michel s'était fait la porte-parole des Kanaks et des Kabyles. Depuis,

Sefsaf est intarissable sur le sujet. «Réparer, c'est raconter. C'est le sens de cette histoire. Au-delà de toute idée de repentance, cet état des lieux est nécessaire pour construire un futur», insiste celui qui, entre deux notes de musique, parle de «la France du dessous, celle des Fatima, Huang, Mohamed, Fatoumata, Simane.» Toute concordance avec l'actualité n'est pas fortuite.

Pour donner corps et âme à ce «geste politique», le metteur en scène coutumier a sollicité l'ensemble Canticum Novum, qui réinvestit depuis 1996 des répertoires de musique ancienne, afin de tisser des liens entre l'Europe occidentale et le bassin méditerranéen. «J'ai découvert un instrumentarium, qui permet d'ancrer non dans la réalité, mais dans un fantasme, hors de toute temporalité. Pour toucher le public, il faut qu'il y ait une dimension poétique, susceptible d'apaiser le propos. D'ailleurs, lors des premières représentations, tout le monde a adhéré, loyalistes comme indépendantistes. Il faut sans doute venir d'ailleurs pour y parvenir», tempère Sefsaf, qui a composé la trame musicale avec Georges Baux, fidèle complice depuis trente ans.

Tout à l'oreille, ce qui n'est pas pour déplaire à Emmanuel Bardon, qui pilote Canticum Novum et a fondé voici dix ans l'École de l'oralité, structure de création et de médiation culturelles établie à Saint-Etienne. «Même si j'allais dans l'inconnu, j'ai tout de suite été emballé par le sujet», assure ce dernier, qui tient dans cette pièce musicale un rôle de chanteur lead. Il a en revanche demandé au percussionniste Henri-Charles Cagat de retranscrire les notes d'intention sur partition, puis de proposer des pistes d'arrangements. Lesquelles s'affinent en toute collégialité à mesure des trois semaines passées par cette troupe en Nouvelle-Calédonie. «Le but est de se détacher des partitions pour revenir à l'oralité», admet Emmanuel Bardon.

«NOS MORTS APPARTIENNENT À TOUS»

A partir de ces mémoires entremêlées, ils ont donc créé un répertoire, avec parfois des instruments exogènes à ces univers, à l'image du nyckelharpa, une antique vièle suédoise, ou du bon vieux tuba. Création impure? Colonialisme musical? Non, Bardon est catégorique: «C'est parce qu'il existe des musiciens avec une connaissance tellement forte de leur culture que l'on peut se permettre d'aller à un autre endroit d'expression. La porosité est quelque chose d'intrinsèque à la création. Les hommes se racontent des



Les membres de la compagnie

histoires, et donc échantent des savoirs. Et ça crée des ponts, des points de rencontre, là même où je situe tout notre travail.» Ce que confirme Simane Wenethem, originaire de Nouméa. «Je sens qu'Abdelwaheb et Manu ont trouvé l'essence du aé aé, le chant des Kanaks du Nord. Leurs voix se métamorphosent, ils font quelque chose avec ce qu'ils sont. Et moi, j'ai tout loisir d'adapter à ma sauce leurs textes. Il faut s'autoriser cette hybridation. Quand Tjibaou disait "on prépare notre natte pour accueillir les autres", c'était un geste d'ouverture.»

Né en 1988 à Lifou, grandi à Rivière-Salée, la zone reléguée de Nouméa, cet ancien danseur de hip-hop se félicite ainsi de jouer quelques jours plus tard au théâtre de Bou-

«KALDÛN, REQUIEM OU LE PAYS INVISIBLE» Le chant libre

La création «in progress» d'Abdelwaheb Sefsaf, évocation vivante de la mémoire de trois tragédies à la Nouvelle-Calédonie, donne lieu à un spectacle musical, entre tradition et futur à composer. A découvrir au festival Détours de Babel.



Nomade in France et de l'ensemble Canticum Novum, en résidence et représentation à Bourail, en Nouvelle-Calédonie, le 18 février.

rail, terre des Caldoches ex-bagnards. La région fut surnommée «la vallée du malheur», celle des «Zarabes» aussi – un cimetière musulman et une mosquée en témoignent –, qui ont dû s'inventer un autre futur en oubliant leur passé, même si le cadre peut faire songer aux djebels de Kabylie. Dans cette espèce de far west jonché de 4×4 et jalonné de béton, les gens ont longtemps vécu emmurés dans un passé dont les stigmates demeurent visibles. «Ce qui m'intéresse, ce sont les traces après notre passage: comment les gens d'ici vont changer, comment les lignes peuvent se déplacer», reprend Simane. Barbe sculptée et yeux perçants, Jean-Pierre Aïfa, qui répond au sobriquet de «calife», est raccord.

L'homme a une grande expérience: il fut syndicaliste, puis maire de Bourail pour l'Union calédonienne au slogan explicite – «Deux couleurs, un peuple» –, il préside encore l'association des Arabes et amis des Arabes de la Nouvelle-Ca-

«A travers cette création, j'entends une sorte de thérapie. Nous, les Kanaks, en avons besoin.»

Jean Mathias Djaiwé
directeur du centre culturel de Hienghène

lédonie, ayant pour père un ancien déporté, et figure parmi le comité des sages de l'archipel, composé d'une mosaïque d'identités. Du haut de ses 84 ans, il estime que «cette œuvre est nécessaire pour les plus jeunes, qui connaissent mal ou pas cette histoire. Il est temps de sortir du «je» pour aller vers le «nous». Nos morts appartiennent à tous et non à une communauté. C'est à ce prix que l'on sortira du ressentiment pour toucher la résilience». Deux jours plus tôt, Jean Mathias Djaiwé, directeur du centre culturel de Hienghène, était au diapason. «A travers cette création, j'entends une sorte de thérapie. Nous, les Kanaks, en avons besoin... Les anciens ont subi la colonisation dans sa forme la plus violente, et

c'est grâce à leur résistance et leur résilience que les plus jeunes bénéficient d'un modèle hybride. Etre biculturels, français et kanaks, ça peut être une force. La marche est enclenchée et rien ne peut plus arrêter la construction d'une nouvelle nation.»

ON NAÎT LÀ-BAS, ON EST D'ICI

En attendant, *Kâldun, requiem ou le pays invisible* donne à entendre une bande originale entre avant-hier et après-demain. Chants spirituels en mode prière musulmane, airs célébrant la révolte d'Ataï, ce grand mix interroge les plis et remous des identités fragmentées, des frontières reconfigurées, non sans écho avec la Poétique de la

relation d'Edouard Glissant. «On souhaite inventer une forme qui témoigne d'une créolisation, telle qu'elle pourrait être aboutie dans un siècle. Le calédonien du futur en somme, pétri de toutes les histoires de cette terre», analyse Abdelwaheb Sefsaf qui se repaît des «anachronismes musicaux», à l'image de cet *Ave Maria*, précédé de la lecture d'une lettre adressée en 1873 au pape d'un frère mariste en position de missionnaire, qui prend peu à peu les contours d'un groove boosté de tuba et perclus de percus.

Les notes suggèrent ainsi les contours de cette interfécondité qui, pour promettre un autre entendement du monde, ne peut s'affranchir de creuser la question de la racine et des origines. On naît là-bas, on est d'ici aussi. Cette bande-son en témoigne, première phase d'un «projet considérable», selon le metteur en scène. «Il s'agit d'un socle, afin d'intégrer la dimension théâtrale, où la forme sera plus dans le jeu que dans le récit. Cette création faite de traces et de rhizomes se devait d'être à la hauteur de cette histoire des plus complexes.» A partir de l'automne, il prévoit de tourner trois ans cette formule hybride, un dispositif pluri-média qui intègre même une phase muséale. Mieux: un retour en Nouvelle-Calédonie devrait se faire au printemps 2025, d'autant que, pour l'heure, le contexte économique ne lui autorise hélas pas d'envisager la venue de Kanaks en Europe. Pourtant, ces derniers ajoutent naturellement une couche comme sur cette fantaisie d'obédience orientale qui oblique avec les percussions kanaks et les stridents sifflets des anciens maîtres caldoches.

Comment ne pas entendre un écho à propos, dans l'ultime chanson aux faux airs de calypso improvisée par le quartet vocal kanak le 15 février à Hienghène? Intitulée *Djawé Hwarani Bivé* («le cycle de l'eau»), les paroles prédisent qu'un fruit tombé dans la rivière va jusqu'à la mer, et de là d'autres racines pousseront ailleurs. A cet instant, une douce lancinance incline à la danse, en suspension, avec le duduk arménien, un ukulélé, un violon aux faux airs de fiddle, un tuba à la ronde néo-orléanaise. Et Abdelwaheb de s'élaner dans une volée de tals hindoustanis. Bienvenue dans le tout-monde à reconstruire en déconstruisant les clichés. Vaste chantier. ♦

KALDÛN, REQUIEM OU LE PAYS INVISIBLE par ABDELWAHEB SEFSAF Le 30 mars à la Rampe d'Echiroles (38130), dans le cadre du festival *Détours de Babel*.